

L'ENTR'ACTE LYONNAIS

JOURNAL DES THÉÂTRES ET DES SALONS

BUREAU
A LA
CONSERVATION DES AFFICHES
Rue de la Préfecture, 3
LYON
Écrire franco.

Paraissant tous les Dimanches.

PRIX DE L'ABONNEMENT
POUR LYON
Six mois. 6 f. » c.
Trois mois. 5 50
4 fr. de plus par trimestre pour l'étranger
Les Abonnements se payent d'avance.

REVUE DES THÉÂTRES.

LYON, le 23 Juin 1860.

Représentation au bénéfice de la famille de M. LUREAU.

La semaine qui vient de s'écouler a été attristée par un douloureux événement. Un des acteurs les mieux aimés des spectateurs, un vétérán de l'art dramatique à Lyon, M. Lureau, qu'une terrible maladie tenait depuis longtemps éloigné de la scène, a mis fin à ses jours dans un de ces moments où la raison absente vous fait perdre de vue cette grande idée, que la vie est un devoir et le suicide un oubli de soi-même.

Ancien élève du théâtre Comte, M. Lureau débuta à Lyon en 1842; depuis lors, il y a tenu l'emploi des seconds comiques. Son entrain, sa gaieté en faisaient une des idoles du public, la plus part de ses créations furent des succès; la dernière, celle des *Chevaliers du Pince-nez*, ne fit que consolider sa réputation. — Mais la carrière dramatique a ses périls comme le métier des armes; ce travail incessant, cette tension continue qu'exige, pour l'esprit et la mémoire, l'étude de rôles multipliés, finissent par surexciter le système nerveux, et vient un chagrin, arrive une désillusion, le contre-coup s'en fait plus vivement ressentir, la folie, cette mort anticipée de l'homme,

s'empare du cerveau, oblitère l'intelligence, anéantit les facultés les plus puissantes et fait un cadavre vivant de celui qui, la veille encore, était rayonnant de force, de jeunesse et de talent.

La liste de ces martyrs de l'art serait longue et douloureuse; il suffit de rappeler M. Vernier. Atteint l'an passé d'une paralysie, M. Lureau, à peine remis de cette secousse, a été envahi par l'idée fixe, et la funeste résolution qui l'a enlevé pour toujours à ses amis, n'a peut-être fait que devancer de bien peu l'heure fatale assignée au terme de son existence.

Mais M. Lureau laissait une nombreuse famille; comme la plupart des artistes, il avait imité plutôt la cigale que la fourmi; qu'allaient devenir ces orphelins? — Heureusement, celui qui pendant le cours de cette longue maladie n'avait pas cessé de payer à M. Lureau des appointements que ce dernier ne gagnait plus, n'a pas voulu laisser son œuvre inachevée. Une représentation au bénéfice de la famille du défunt a été annoncée. — M. Ravel et M^{lle} Aline Duval ont spontanément offert leur concours, et pour donner un attrait de plus à cette soirée, le directeur de nos théâtres a obtenu du *Sorcier du XIX^e siècle*, du Parangon des Prestidigitateurs passés, présents et futurs, de M. de Caston enfin, qu'il

vint donner, sur la scène des Célestins, une de ses séances où le merveilleux cotoie l'impossible, où les rêves les plus fantastiques de l'imagination sont dépassés par la réalité. — Honneur donc à la direction! et, quoique les véritables bienfaiteurs n'aient pas à voir louer leurs bonnes actions, que M. Délestang soit remercié et béni pour sa généreuse pensée!

Le public avait répondu avec empressement à l'appel qui lui était fait, s'associant ainsi à l'œuvre de charité pour laquelle on demandait son concours; il a été récompensé de son bon vouloir; jamais spectacle plus attrayant n'avait été offert à sa curiosité. J'aurais aimé à rendre compte exactement de cette soirée, mais l'affluence des spectateurs était telle que c'est à peine si quelques lambeaux de dialogue pouvaient me parvenir; cependant les applaudissements enthousiastes, les rappels mêlés, tantôt au nom de M. Ravel, tantôt à celui de M. de Caston, m'ont prouvé qu'ils se sont l'un et l'autre montrés à la hauteur de leur réputation.

Depuis longtemps les formules d'éloges sont épuisées pour M. de Caston, et quant à M. Ravel, j'aurais plus de peine encore à trouver des phrases neuves pour caractériser son talent si fin et si vrai, si naturel et si sympathique. Avec lui le

FEUILLETON.

ŒUVRES DE JÉRÔME COTON

Biographie des Acteurs qui ont illustré la scène Lyonnaise.

M. PARENT.

(Suite. — Voir le dernier numéro.)

Lorsqu'un correspondant est chargé de la formation d'une troupe de province, voici comment il devrait la composer. En hommes : un premier rôle jouant dans le vaudeville les rôles de genre, un jeune premier en tous genres, un second amoureux jouant les troisièmes rôles, un père noble jouant les financiers et les caricatures, un

premier comique en tous genres, un second comique jeune, jouant les niais, un troisième rôle jouant dans le vaudeville les pères ganache, une grande utilité jouant les convenances.

En femmes : un premier rôle jouant dans le vaudeville les coquettes et caractères, une jeune première en tous genres, une duègne jouant les mères nobles et des rôles de genre, une soubrette réunissant les ingénues, les amoureuses et les rôles de Déjazet.

Ajoutez à cela un souffleur et un chef de musique, et vous aurez une troupe de province avec laquelle on ne peut que réussir en ne jouant que des pièces morales et ne comportant pas plus d'artistes afin de ne pas doubler les rôles.

Il ne faut pas non plus, pour satisfaire son amour-propre et jouer un beau rôle, un acteur sacrifier ses camarades et les intérêts de la caisse, ainsi que cela se voit tous les jours. Avec une

troupe de quatorze personnes on peut faire le tour du monde.

— Je ne veux pas jouer ce rôle; il n'est pas de mon emploi, dit souvent un acteur des plus médiocres...

— Mais, lui répond le directeur ou le régisseur, vous n'avez pas de rôle marqué. Votre engagement dit : « L'artiste engagé en chef et sans partage n'ayant pas de rôle dans l'ouvrage qu'il plaira à l'administration de monter, sera tenu de se charger de celui qui lui sera distribué par la direction, pour le bien de l'entreprise. »

Vous croyez, cher lecteur, que cela s'exécute ainsi? Non! Non! le bêta entiché de son droit prend le rôle, le répète avec dégoût, ne donne que les répliques, et si on lui fait une observation il quitte la répétition en jurant et en criant qu'on lui fait jouer des rôles pour le faire prendre par le public. S'il le joue, il exige que l'on mette sur

mot le plus insignifiant prend de l'importance, le dialogue le plus banal étincelle d'esprit, le comique se développe à son contact, et la situation qui resterait vulgaire avec un autre se nuance des couleurs les plus vives et les plus imprévues.

Dans cette même représentation avaient lieu les premiers débuts de M^{lle} Gravière, ingénuité, et de M. Année, deuxième comique. On sait la loi que nous nous sommes imposée à l'égard des débuts, nous n'en dirons donc pas davantage cependant cette règle nous pèse, surtout vis-à-vis de M^{lle} Langlois qui débutait aussi cette semaine, mais, *lex dura, sed lex.*

M^{lle} Demonchy a honorablement subi sa troisième épreuve, M. Lambert, le grand premier rôle de drame, nous est irrévocablement acquis, ainsi que M^{lle} Léopoldine, que notre public connaissait déjà. M^{lle} Léopoldine est une soubrette de la bonne école, c'est la petite-fille des *Dorine* et des *Marion*.

MAXIME.

LES CRITIQUES DE THÉÂTRE.

Lafontaine a eu raison de dire qu'on ne saurait contenter *tout le monde et son père*; il y a partout, mais principalement lorsqu'il s'agit de théâtre, des esprits chagrins et difficile.

C'est ainsi que le *Progrès* et le *Salut Public* ont trouvé mauvais que la Direction offrit quatre jours de suite le même spectacle au public. Il y a des gens, disent-ils, qui ont l'habitude de passer leur soirée au théâtre; si vous donnez continuellement la même pièce, ils seront privés de spectacle; cela n'est pas bienséant! — En vérité ce reproche a quelque chose de puéril et de maladroit.

Quelle est la mission d'un directeur? satisfaire

l'affiche: Pour faciliter cet ouvrage, M.... a bien voulu se charger du rôle de, qui n'est pas de son emploi.

Si l'on ne veut pas mettre cette réclame le jour de la représentation, le misérable prend dans l'après-dîner des coliques, et ne peut jouer. Un médecin est appelé pour constater le fait, mais il ne peut pas sonder avec son bistouri la partie où le faussaire indique son mal.

On est obligé d'apposer sur l'affiche une bande annonçant relâche ou un changement de spectacle, ce qui fait toujours mauvais effet.

Cela m'est arrivé plusieurs fois, à moi en 1846, 47 et 48, lorsque j'étais gérant du théâtre de l'Argue pour M. Fleury, mais je ne me suis jamais laissé prendre à ces malades imaginaires. Je me méfiais d'eux, je les faisais remplacer à leurs dépens; ils voulaient bien crier, aller au tribunal, au commissaire de police, mais comme je con-

naissais leur charpente, c'étaient eux qui en étaient les dupes, et à la fin du mois ils s'apercevaient que j'étais plus fin qu'eux. Voyant qu'en définitive il fallait qu'ils payassent leurs remplaçants, je ne revis plus de malades, et tous acceptèrent les rôles que je distribuais dans l'intérêt de l'entreprise.

En province, cela n'est pas possible, et voilà pourquoi les troupes, au lieu de faire de l'argent, ne font que des dettes. Cela, je l'ai encore vu en 1838, à Roanne, où je suis allé pour quatre représentations, sous la direction de M. Golzio, propriétaire-gérant du théâtre. Personne ne voulait apprendre de rôle sous prétexte qu'ils n'étaient pas de leur emploi. Enfin, les artistes ont préféré ne gagner que dix francs par semaine au lieu de vingt, faire des dettes et ne pas manger quand ils avaient faim, plutôt que de jouer des rôles hors de leur emploi.

Au surplus les chiffres sont là pour saper votre argumentation; 7,000 fr. de recettes en quatre jours avec *la Queue de la Poêle*, lorsque la semaine précédente et pour le même espace de temps, on atteignait à peine la moitié de ce chiffre respectable, prouvent que les spectateurs ne partagent pas vos regrets sur l'ancien état de choses.

Je n'ai pas peur que l'on me donne un démenti. Qu'un correspondant ait donc bien soin de deux choses, 1° de ne pas envoyer un individu se disant acteur sans être certain qu'il le soit; 2° de lui dire que, pour ses intérêts comme pour ceux du directeur, il faut jouer de tout et ne pas dire: Je ne veux sortir de mon emploi. Sur cela, le correspondant dans l'intérêt des deux parties doit dire à l'artiste: « Voulez vous vivre en jouant la comédie? — Oui Monsieur, répond le postulant. — Eh bien! vous jouerez tous les rôles de votre répertoire, et quand dans une pièce vous n'aurez pas de rôle de votre emploi vous en jouerez un autre, — Oui Monsieur. — En ce cas, vous êtes digne d'être artiste. »

Voilà la mission d'un bon correspondant, et l'artiste n'en sera pas plus malheureux.

N'avions-nous pas raison de dire que votre reproche était empreint de puérité? en cherchant un peu n'y trouverait-on pas aussi quelque trace de mauvais vouloir?

UN PAS DE CHANCE!

Renaud n'a qu'un défaut, mais ce défaut est énorme:

— Renaud n'a pas de chance.

N'avoir pas de chance! — degré incessant de l'échelle des infortunes.

Outre les grands malheurs qui forment l'homme — s'ils ne l'abrutissent pas, — il y a les chagrins d'amour, la goutte, les cors aux pieds, les rhumes de cerveau; mais du moins ceux qui sont atteints par l'une des catégories de douleurs ou d'ennuis que je viens d'énumérer peuvent s'attaquer à quelque chose de positif.

Le pas de chance est anonyme; non-seulement ses victimes ne peuvent s'en prendre à personne, mais personne ne les plaint.

Ils sont donc privés de deux grandes consolations; l'accusation et la confidence.

Et pourtant l'histoire de leurs chagrins, pareils à la goutte d'eau qui finit par creuser la pierre, mériterait d'être racontée par un Homère au petit pied.

Laissez-moi seulement tracer le sommaire des vingt-quatre chants de cette *Odyssée*.

L'habit de Renaud ne lui va jamais bien; son tailleur ne sait pas donner au pantalon ce pli qui ferait ressortir la valeur du mollet.

L'hiver, quand le temps est sec, si Renaud veut économiser une voiture pour aller en soirée, il lui en coûte un pantalon élaboussé par un omnibus dans une rue dépaillée.

Je n'ai pas peur que l'on me donne un démenti.

Qu'un correspondant ait donc bien soin de deux choses, 1° de ne pas envoyer un individu se disant acteur sans être certain qu'il le soit; 2° de lui dire que, pour ses intérêts comme pour ceux du directeur, il faut jouer de tout et ne pas dire: Je ne veux sortir de mon emploi. Sur cela, le correspondant dans l'intérêt des deux parties doit dire à l'artiste: « Voulez vous vivre en jouant la comédie? — Oui Monsieur, répond le postulant. — Eh bien! vous jouerez tous les rôles de votre répertoire, et quand dans une pièce vous n'aurez pas de rôle de votre emploi vous en jouerez un autre, — Oui Monsieur. — En ce cas, vous êtes digne d'être artiste. »

Voilà la mission d'un bon correspondant, et l'artiste n'en sera pas plus malheureux.

JÉRÔME COTON.
(La suite au prochain numéro.)

Les clefs se baissent pour acrocher ses poches.

Ne vous étonnez pas si, un jour de grand vent, il revient au-tête; son chapeau a été emporté, ou tout au moins détérioré par une pluie inattendue.

Va-t-il au théâtre? le soprano est enrôlé et le ténor implore l'indulgence du public.

S'il doit attendre, le soir, une nouvelle maîtresse, l'émotion, sans doute, fait surgir, le matin même, un bouton sur son nez.

Un coryza l'empêche de chanter la romance nouvelle devant une Anglaise sentimentale.

Sa fiancée le voit tomber de cheval, et le ridicule le laisse par terre.

Quand il est gai, ses amis sont tristes; — est-il triste, ses amis l'emmènent au bal.

D'un quart d'heure de conversation dépend son avenir, il est interdit et ne dit mot; — il sort et rencontre des gens qui aiment se faire écouter: — il ne tarit plus.

Il met à toutes les loteries et ne gagne jamais.

Mari, sa femme le trompe;

Père, sa fille est rousse et son fils fait des dettes.

Il vit très-vieux, affligé de toutes les sciatiques possibles, et meurt sans avoir eu le temps d'avantager un neveu respectueux. MAGNARD.

(Le Passe-Temps du Havre.)

UN SORCIER.

Esquisse des Mœurs russes.

(Suite et fin.) — Voir le dernier numéro.

— L'ours a dit vrai, messieurs, fit-elle, le visage calme et la voix assurée!

A ces paroles, on rit de plus belle, et Ousmoff regarda, sans paraître comprendre.

— Ma chère Ivàna, dit la générale, vous avez tort de pousser la plaisanterie aussi loin.

— L'ours a dit vrai, répéta-t-elle, très-ferme et très-digne, à la grande stupeur de tous; cet homme que vous écrasez de votre esprit et de vos sarcasmes, je l'aime!

— Madame! fit Ousmoff presque agenouillé et se croyant le jouet de quelque illusion.

— Ma chère amie, reprit la générale, à la rigueur, ces choses-là peuvent exister, mais on ne les avoue pas.

— On les avoue, répliqua Ivàna.

Son audace grandissait à mesure que l'improbation se lisait plus clairement sur tous les visages.

— On les avoue lorsqu'on y ajoute: Je le fais libre et je l'épouse!

— Libre! s'écria Ousmoff, en se redressant.

— La tête n'y est plus, fit la générale.

— Madame, dit Pierre Kondratieff, de son ton insolent et froid; si vous dites vrai, vous pouvez bien me traiter d'autre sorte, et ne pas me donner la honte de cette indigne rivalité!

— Là où il n'y a point de droits, il ne saurait y avoir de rivalité, répondit Ivàna du même ton.

— Madame!... reprit Pierre.

Mais Ousmoff, s'avancant rapidement, s'écria d'une voix vibrante.

— Ah! je puis parler, enfin; je suis libre... Libre! c'est l'horizon qui s'ouvre; c'est la langue qui se délie; c'est le cœur qui bondit; c'est le front qui se redresse; c'est l'homme qui vaut l'homme et ne se laisserait plus jeter au visage l'insulte et le mépris! — Madame, vous qui m'aimez, à peine si je l'ose croire et dire, dois-je laisser insulter celui que vous daignez élever jusqu'à vous? — Non! plus de mépris, continuait-il en s'adressant particulièrement à Pierre Kondratieff: Plus d'injures! qui les accepte, les mérite! Si je n'ai point de titres, messieurs, je sens dans mon cœur la meilleure des noblesses, celle qui vient de Dieu!

— Insolent! fit Pierre.

— C'est intolérable, dit un autre.

— Cela n'a pas de nom; j'en rougis, j'en suffoque! ajouta la générale; la maison n'est plus tenable, elle va être mise à l'index; il faut s'opposer à une telle monstruosité, il faut sauver d'elle-même cette jeune femme!

— Me sauver! reprit Ivàna d'un air superbe; et qui donc fait naufrage? mon honneur? L'homme que j'aime a le cœur si haut placé que son amour honorerait une reine! — Mon honneur? ah! vraiment, madame, vous prenez trop de soin: chacun est l'artisan de son sort; si je m'égarais j'en porterai la peine; mais, rassurez-vous!

— Ma chère amie, répliqua la générale; le corps entier de la noblesse est intéressé dans cette affaire; nous ne pouvons tolérer une telle inconvenance. Si les riches et nobles veuves prennent la coutume de descendre jusqu'aux esclaves, qui donc paiera les dettes de nos cadets?

— Suivez-moi, messieurs, ajouta-t-elle, il est nécessaire que nous avisions. Dès qu'il s'agit d'un intérêt général, toute société a le droit d'enquête.

Et, suivie des autres, elle sortit raidie et courroucée, sans daigner jeter un nouveau regard du côté d'Ivàna.

Cependant fière et véritablement heureuse de ce qu'elle avait osé dire, Ivàna souriait douce-

ment à Ousmoff, dont le mâle et beau visage s'éclairait d'un sentiment divin.

— C'est donc vrai, c'est donc vrai! murmurerait-il; oh! dites-le encore; dites que ce n'est point un rêve; si vous ne le redites, comment voulez-vous que je croie?... Mais non, ne dites rien; ne parlez pas, est-ce que j'ai besoin que vous parliez? est-ce que les cœurs n'ont pas à eux leur céleste langage?

Un silence tout plein d'émotions ardentes et contenues succéda aux paroles d'Ousmoff.

— Ousmoff, vous m'apprendrez la culture des fleurs, dit enfin la jeune femme, effrayée peut-être autant que charmée des sensations qui l'envahissaient; nous vivrons ici.

— Hélas! on vous fera votre bonheur amer, Ivàna, dit Ousmoff.

— Tu veux parler de l'infranchissable barrière qu'ils vont élever entre nous et eux? reprit-elle. Et que perdrai-je en perdant ces relations banales, où l'esprit ne saurait trouver une lumière, ni le cœur une généreuse impulsion? Ainsi, derrière moi, rien qui vaille un regret; devant moi, le ciel radieux d'un pur amour, un infini bonheur, s'épandant sur tes frères, dont nous ferons des hommes!

— Madame! madame! vint dire à cet instant, là même M^{lle} Julie, qui, à la tournure que prenaient les choses, commençait à s'inquiéter et à se repentir sincèrement de ce qu'elle avait fait; madame, ils ont demandé leurs chevaux, et tous jurent de ne jamais revoir madame, de ne plus lui toucher la main, de lui fermer l'entrée de leurs réunions, si madame persiste dans ses idées de tantôt!

— Et dire, ajouta-t-elle avec une véritable douleur, que c'est moi qui suis cause.... que, sans ma sottise vanité, sans ma folle jalousie.... Ousmoff, madame, me pardonneriez-vous?

Ivàna eut peine à comprendre les paroles un peu incohérentes de M^{lle} Julie. Cependant, quand elle y fut parvenue, quand elle sut que c'était à sa femme de chambre qu'était due la révélation de son amour, elle resta un moment indécise entre l'indulgence et le blâme; mais un regard jeté sur Ousmoff fit évanouir tout espèce de ressentiment.

— Ah! c'est vous? dit-elle en souriant. Aussi je ne m'étais pas rendu compte... Consolez-vous, tout est au mieux. Je vous pardonne; et si le sorcier est encore au village, je veux faire un présent à son maître.

Cependant les portes du salon se rouvraient à deux battants, et les hôtes d'Ivàna, la générale

en tête, s'inclinaient cérémonieusement devant la jeune femme.

— Madame, fit la générale parlant avec lenteur et gravité, ainsi que le comportait la circonstance; madame, après mûres réflexions, après avoir mis en avant tout ce qui pourrait atténuer la scène, j'ose le dire, inconvenante qui s'est passée ici tantôt, nous avons décidé ce qui suit: Madame, s'il était possible que vous persistassiez dans l'idée monstrueuse que vous avez émise, dans le projet inouï énoncé par vous-même en ces lieux, la noblesse entière, dans ma personne et dans celle de ces messieurs et de ces dames, se lèverait en masse et vous répudierait! J'ai dit.

— Madame, répondit l'intrépide Ivána, sa main dans celle d'Ousmoff, faites donc, car je persiste!

A cette déclaration attendue succéda un dédaigneux silence, puis bientôt après, Ousmoff et Ivána Ivánovna se retrouvèrent seuls dans la salle basse où ils nous sont apparus au commencement de ce récit, tandis que de différents côtés se faisait entendre le bruit des droshkys et des tarentas qui emportaient les hôtes de la belle veuve.

Ces derniers ne sont point revenus sur leur détermination. Ivána, maintenant la femme d'Ousmoff, n'a jamais revu depuis lors une seule des personnes de sa caste. En revanche, elle jouit d'un bonheur que rien ne semble devoir altérer, et, ainsi qu'elle l'avait rêvé, ceux qui l'entourent y participent et la bénissent.

FIN.

M^{me} ADAM-BOISGONTIER.

Nous lisons dans *le Furet*, de Montpellier:

« Parmi les repositoires élevés sur le trajet des processions qui ont eu lieu cette semaine à Montpellier, nous devons une mention particulière à celui qui décorait la cour de la Maison-Centrale, avant-hier, vendredi, jour de la procession de Saint-Mathieu. Cet élégant autel, dressé avec autant de goût que d'intelligence par les Sœurs de l'établissement, était orné de quatre jolies statues, telles que Michel-Ange, assurément, n'en a jamais sculptées de plus conformes au modèle. En haut du reposoir, et sur les côtés de la coupole fleurie qui le surmontait, deux messagers célestes élevaient au-dessus de leurs têtes des banderolles dorées, où se lisaient de loin des paroles légendaires empruntées à l'office du Saint-Sacrement. Plus bas, et presque sur l'autel lui-même, deux charmants Chérubins, pleins de grâce et de beauté, agenouillés et les mains jointes, offraient la fidèle image de la ferveur éter-

nelle des adorateurs de Jéhovah. Leurs cheveux noirs ondulaient sur leurs épaules, et leur joli visage, coloré d'une douce rougeur, semblait animé par l'amour divin. Tout à coup, lorsque le Seigneur, porté dans les mains du prêtre, envoi ses bénédictions sur toute la foule assemblée, la vie semble éclater dans ces angéliques emblèmes. Les messagers célestes inclinent les paroles sacrées sur CELUI qu'elles désignent; les adorateurs s'abaissent devant la Majesté divine et des larmes de bonheur coulent de leurs yeux.

» Quelles étaient donc ces statues si belles?...

» Deux jeunes garçons et deux aimables petites filles, qu'on avait eu l'ingénieuse idée de placer sur l'autel du Dieu qui se plaît avec l'innocence.

» En vérité, ces charmantes statues, ces ornements animés jouaient parfaitement leur rôle; et désormais, nous en sommes convaincu, les personnes qui élèvent des autels pendant la semaine de la Fête-Dieu, imiteront plus d'une fois la décoration vivante du reposoir de la Maison-Centrale.»

Il se trouve plus souvent qu'on ne pense des diamants parmi les cailloux. Pour les découvrir, il faut le coup-d'œil fortuit du lapidaire qui passe, et ce lapidaire ne passe pas toujours. Il passa cependant à Marseille, en la personne de M. Ambroise Thomas, et ce fut une bonne fortune pour l'art. Voici comme.

Un jeune homme était à Marseille, remplissant, à la fois, des fonctions au chemin de fer, et suivant les cours du Conservatoire

Naturellement, au chemin de fer, il rêvait de musique, et à l'heure de la musique, il oubliait volontiers le chemin de fer.

Lefranc étudiait donc au Conservatoire, confondu dans la foule des élèves, sans qu'au milieu du brouhaha, l'oreille assourdie ou distraite du professeur eût jamais distingué les sons de son gosier d'or.

Heureusement pour Lefranc et pour nous, survint l'auteur du *Caid*, en tournée d'inspection musicale, qui ayant entendu chanter le jeune homme, comprit aussitôt le parti qu'on en tirerait pour l'art.

Aujourd'hui, Lefranc reçoit depuis quelques mois les grands enseignements de Duprez; et les hommes les plus compétents n'hésitent pas à prédire que son apparition sur la scène sera un événement, et que Lefranc est appelé à prendre un jour une grande place parmi les ténors les plus

célèbres qui auront paru sur notre grande scène lyrique.

Lefranc est natif de Monaco; mais il vint dès son bas âge à Marseille, où il a été élevé.

MÉLANGES.

Un avocat d'un grand talent, mais très-grêlé et très-laid, plaidait, l'autre jour, en séparation. Emporté par l'ardeur de la plaidoirie, l'avocat maltraitait assez rudement son adversaire, il oubliait même les règles de la convenance; plusieurs fois déjà M. le président avait été sur le point de le rappeler à l'ordre. Enfin, l'avocat lança cette phrase un peu vive.

« La beauté, je le sais, messieurs, ne fait pas le bonheur: il est permis à tout homme d'être laid; mais encore est-il des bornes qu'il faut respecter. Eh bien! messieurs, ces bornes, M. R... les a outrageusement dépassées... Je ne crois pas qu'il y ait un homme plus laid que M. R... — Avocat, dit M. le président, vous vous oubliez.

Toute l'assistance se mit à rire, et l'avocat tout le premier.

On sait que le Breton ne devient bon soldat qu'après de longues années. Il a la tête si dure, qu'il fait presque toujours le désespoir des sergents instructeurs.

Or, dans une dernière instruction de recrues, au commandement de par le *flanc gauche*, un paysan du Finistère fit par le *flanc droit*.

— Imbécile! s'écria le sergent, tu ne pourras donc jamais distinguer ta droite de ta gauche?

Et faisant le mouvement d'un individu qui va boxer, il lui dit, après une pause:

— Voyons, laquelle de ces deux mains est la droite?

— Ah! ah! répondit naïvement le Breton, comment voulez-vous que je devine, puisque vous les avez mêlées!...

Un facteur tançait vigoureusement son fils qui avait des dispositions pour la littérature.

— Malheureux! lui disait-il, tu veux entrer dans les *lettres*: songe donc que voilà trente ans que je suis dans le métier et que je n'ai rien pu y amasser.

POUR TOUTS LES ARTICLES NON SIGNÉS,

Le Propriétaire-Gérant, BRÉJOT.

LYON. — TYPOGRAPHIE B. BOURSY,
Rue Mercière, 92.